

Compostelle

*Le chemin
anglais*



Claude Bernier

Claude Bernier

Compostelle, le chemin
anglais

© Claude Bernier, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1542-4



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

13 mai, Avilés, au nord de l'Espagne

En cette fin d'après-midi ensoleillé, assis sur la vaste terrasse de la *Plaza de la Merced*, à proximité de la *Ria de Avilés* (la baie d'Avilés), nous savourons les chauds rayons de soleil qui inondent la grande place. L'imposante église *Sabugo*, à notre gauche, dresse fièrement son clocher dans le ciel bleu, alors que l'autre édifice religieux, à notre droite, porte le nom d'un anglais, Saint-Thomas-de-Canterbury, un évêque bien connu qui a parcouru, au XVI^e siècle, le chemin de Compostelle qui traverse la ville.

Roger Thomas, mon ami belge, m'accompagne cette fois encore pour mon treizième chemin de Compostelle. Arrivé à Bruxelles par avion, j'ai décidé de parcourir une partie de la Belgique, à pied, pour me rendre chez lui. Marcher sur ce chemin de Compostelle qui vient de la Suède, traverse le Danemark, le nord de l'Allemagne et la Hollande, me semblait la meilleure façon de me préparer pour cette nouvelle randonnée. Pendant tout ce parcours, les paroles d'un pèlerin suédois, rencontré quelques années auparavant, revenaient constamment à mon esprit. Cet homme, *priest and carpenter* (prêtre et charpentier), m'avait-il dit en se présentant devant moi, était devenu au cours des années, un pèlerin invisible à mes côtés. Ce marcheur exemplaire avait mis huit ans, à raison de trois semaines par année, pour franchir la distance entre *Malmö* en Suède et Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne. Cette année, j'étais heureux de marcher sur ses pas sur ce chemin millénaire.

En préparant notre projet, notre intention première, Roger et moi, était de parcourir le chemin anglais qui commence à *Ferrol*, à la pointe nord-ouest de l'Espagne. Pour ma part, traverser l'océan Atlantique pour un si court chemin (un projet de 250 kilomètres à peine) me semblait trop limité. Nous avons donc décidé, d'un commun accord, de parcourir le Chemin de la Côte, une deuxième fois, et de terminer notre parcours par le chemin anglais.

Pourquoi partir d'Avilés ? Nous voulions avant tout dépasser la zone industrielle, formée par les deux grandes villes de la côte asturienne, qui marque la séparation entre la province des Asturies et celle de la Cantabrie, *Gijón* et *Avilés*.

À l'époque romaine, *Gijón* s'appelait *Gigio* et possédait un port important sur la côte atlantique, défendu par une imposante forteresse qui dominait le cap rocheux de *Cimadevilla*. Au cours des siècles, la ville s'est étendue vers l'ouest, formant avec l'agglomération voisine, *Avilés*, le centre industriel le plus imposant de la province des Asturies. Au XIX^e siècle, des usines métallurgiques sont venues s'y installer. Les hauts-fourneaux de la compagnie *Arcelor*, en particulier, ont bloqué l'accès à la côte et rendu cette zone difficile à franchir pour le pèlerin à pied. Le marcheur doit emprunter un chemin ancien qui contourne la région en passant sur la crête de hautes collines, loin de la mer. L'expérience des années passées ne nous invitait guère à refaire ce parcours. La sortie d'*Avilés*, au contraire, nous met indéniablement à l'écart de ces grandes industries et laisse place à des sentiers isolés sur le bord de la mer.

Malgré tous les chemins parcourus, commencer une nouvelle randonnée de plus de 700 kilomètres n'est jamais facile. À 74 ans, le corps manifeste certaines résistances. Qui sait à quel moment il peut flancher ? Roger vit également dans l'incertitude. Son médecin lui avait permis, en 2001, de faire le chemin de Puy-en-Velay à Saint-Jacques-de-Compostelle, mais une opération à la colonne vertébrale l'attendait au retour. Celle-ci n'a jamais eu lieu. Depuis une douzaine d'années, l'épée de Damoclès demeure en permanence au-dessus de sa tête. Nous sommes conscients que l'un de nous peut être forcé de s'arrêter en chemin. Chaque année, des pèlerins s'écroulent sur l'un ou l'autre des chemins de Compostelle. Il y a trois ans, un ami de la région de la Mauricie qui marchait en compagnie de sa femme est décédé en montant *la Sierra del Perdón*, peu après *Puente la Reina*. Sa compagne a ramené ses cendres au Québec, non sans peine. Nous sommes conscients qu'une telle situation peut nous arriver. Pendant que nous sirotons notre bière sur la *Plaza de la Merced*, toutes ces pensées agitent notre esprit.

Aujourd'hui, le soleil brille dans le ciel, mettant ainsi fin à un printemps pluvieux et frisquet. Après avoir déposé nos gros sacs à dos sur un matelas dans le gîte des pèlerins, sur la rue *Gutierrez Herrero*, nous saluons quelques pèlerins déjà installés dans *l'albergue*. L'hospitalier, lors de notre inscription, mentionne que plusieurs pèlerins ont abandonné le chemin, ces

derniers jours, car ici, sur la côte, il pleut depuis trois semaines, sans arrêt. Les sentiers sont inondés. Ses propos sont loin de semer l'enthousiasme dans nos esprits. En 2004, sur le chemin de *La Via de la Plata*, nous avons connu une situation semblable et le chemin portugais, quelques années plus tard, s'était terminé sous des pluies torrentielles. Une situation qui ne nous enchante guère.

En attendant que les restaurants ouvrent leurs portes, nous allons marcher sur la grande *Avenida Alemania*, puis dans le *Parque del Muelle*. Depuis le début de 2009, l'Espagne est durement touchée par la crise financière qui accable plusieurs pays d'Europe. Dans le port, les bateaux de plaisance restent à quai, espérant des jours meilleurs. *La Avenida del Muelle*, autrefois remplie de visiteurs qui se plaisaient à marcher sur les quais le long de l'océan, admirant ces voyageurs de la mer qui accostaient tout le long de la baie, ne voit aujourd'hui que quelques solitaires qui contemplent l'immense étendue d'eau qui invite au voyage.

Roger et moi, nous déambulons lentement, chacun de notre côté, sur cette promenade désertée, absorbés par les pensées qui nous assaillent. Le départ, demain, ne s'annonce pas facile. Les expériences vécues dans le passé ne sont nullement un gage de succès pour les jours à venir.

En fin de soirée, nous retraits en douceur vers le gîte des pèlerins, le regard tourné vers l'océan qui va accueillir nos rêveries pendant plus de deux semaines. De fait, notre sentier ne s'éloignera jamais très loin de ses côtes. Ce chemin côtier que nous avons déjà parcouru porte bien son nom. Les multiples détours nous ramènent constamment vers la mer que nous pouvons contempler de près ou de loin, tous les jours.

Ce soir, le gîte est rempli au maximum de sa capacité. La mauvaise température ne semble pas avoir découragé les nouveaux arrivants qui se préparent à parcourir les mêmes sentiers que nous.

En 2008, nous avons rencontré, ici, pour la première fois, Maria, une dame polonaise, très chrétienne. Avant de se coucher, elle faisait chaque soir une longue prière, à genoux, à côté de son lit. D'abord très réservée, elle s'était liée d'amitié avec nous, petit à petit. Puis, un jour, en marchant sur

des sentiers très boueux, creusés par de lourds camions qui transportaient la terre pour la construction de l'autoroute, elle avait glissé jusqu'au milieu d'une mare de boue. Roger et moi, nous avons dû courir au-devant des mastodontes pour qu'ils freinent leur course, pendant que Maria, incapable de sortir de la mare, pleurait, criait et appelait au secours.

Grâce à nos bâtons de marche, nous avons fini par la sortir du borbier. Maria s'était alors jetée dans nos bras, en pleurant, en riant, sous les effets d'une véritable crise de nerfs, alors que ses larmes se mêlaient à la pluie diluvienne qui ruisselait sur son visage. Dans l'herbe haute, le long du sentier, nous avons enlevé nos pantalons pour en chasser la boue qui collait à nos vêtements. Sans aucune protection, en peu de temps, nous sommes devenus trempés jusqu'aux os. Dans une atmosphère de joie, comme des écoliers en vacances, nous avons repris la route vers une école primaire abandonnée au fond de la vallée, qui pourrait nous servir de gîte. Pour une fois, cette femme d'une quarantaine d'années, sans doute marquée par une religion trop rigide, a laissé tomber ses contraintes et est redevenue, le temps d'un soupir, la petite fille de son enfance. Nous ne l'avons jamais vue aussi joyeuse. Sur place, devant l'école primaire, Maria nous a quittés, incertaine de maîtriser ses émotions, sans doute, et elle est partie en direction d'un couvent de religieuses de la ville voisine. Nous ne l'avons jamais revue.

Ce matin, le temps brumeux est revenu. Contre toute attente, il a plu au cours de la nuit et nous quittons *Avilés* sous un ciel gris, gorgé d'humidité. À la sortie de la ville, le sentier monte vers une colline à travers un boisé, laissant derrière nous les bruits et la pollution de la grande agglomération. Nous retrouvons enfin la tranquillité d'un chemin ombragé qui rend ces randonnées si agréables.

Ce chemin forestier a été raviné récemment, non seulement par l'abondance de la pluie, mais aussi par des tracteurs qui ont creusé de profonds sillons et rendu le sentier très boueux. Au moment où nous nous arrêtons pour ajuster nos bâtons de marche, nous sommes dépassés par deux jeunes femmes qui avancent allègrement, d'un pas rapide, leurs bâtons bien fixés à leur sac. Selon toute apparence, elles ne semblent pas craindre de glisser sur ce sol glaiseux qui ne permet jamais un appui solide pour nos

pieds.

Au bas de la colline, un ruisseau déverse son trop-plein dans le sentier, ajoutant ainsi un problème supplémentaire à des conditions déjà difficiles. Au moment de rejoindre les deux dames, l'une d'elles perd pied et s'écroule de tout son long dans une immense flaque d'eau. Nous nous empressons de l'aider à se relever, mais le mal est déjà fait. Ses vêtements sont complètement détrempés et ses bottes se sont remplies d'eau. Ces deux compagnes malheureuses décident de rebrousser chemin pour trouver un endroit propice pour changer leurs vêtements. Nous ne les verrons plus de la journée.

La première fois que nous avons parcouru ce chemin, l'autoroute en construction nous avait causé bien des problèmes, car il fallait constamment surveiller les camions qui transportaient de la terre, des pierres et même du ciment pour la continuation des travaux. Aujourd'hui, cette voie rapide passe en ligne droite au-dessus de nos têtes, alors que le sentier, toujours aussi sinueux, monte et descend sans cesse et suit tous les méandres des cours d'eau. Dans cette région de collines, il est facile de comparer, en observant les panneaux routiers, la différence qui existe entre la distance parcourue par les voitures et celle des pèlerins. Notre parcours est au moins trois fois plus long que celui des véhicules motorisés.

Dans cette province pauvre de l'Espagne, plusieurs personnes sont allées faire fortune en Amérique latine et sont revenues ensuite dans leur région natale, pour y construire des maisons, des églises et même des châteaux, témoins de leur nouvelle richesse. Au cours de la journée, nous avons le loisir d'admirer plusieurs édifices construits par des émigrants de retour au pays, qu'il suffise de mentionner le *Palacio Selgas* à *El Pito*, le *Palacio de Valdecarzana* et l'église *San Martin de Muros de Nalón*. Le *Palacio de Camposagrado* d'*Avilès* date également de cette époque et il est devenu, au début du siècle dernier, l'École Supérieure des Arts des Asturies. À maintes reprises, sur la place principale des villages que nous traversons, des monuments évoquent les grands moments de l'émigration espagnole vers l'Amérique latine et rappellent aux habitants du pays que plusieurs de leurs ancêtres sont restés sur l'autre continent.

Sur la côte des Asturies, les Arabes qui ont habité la région pendant quelques siècles ont laissé des signes évidents de leur passage, soit dans l'architecture des maisons, soit parmi les ruines qui jonchent le sommet des collines, mais ils n'ont jamais conquis le centre de la province des Asturies. Les habitants de cette région sont fiers d'affirmer que leur pays est l'unique province de l'Espagne qui n'est jamais tombée aux mains d'une puissance étrangère, fût-elle romaine, barbare ou arabe. À travers les siècles, ces gens ont su utiliser leurs montagnes comme un rempart infranchissable devant l'envahisseur. Aussi, seule la côte a conservé le souvenir du passage des civilisations romaine et arabe sur leurs territoires.

À *Laspra*, la grande église *San Martin* a été construite sur les fondations de l'ancienne mosquée musulmane, tandis qu'à *Muros de Nalón*, le château fort a utilisé l'emplacement et les pierres d'anciennes fortifications arabes pour compléter son installation. C'est à *Villademoros* que l'on retrouve le monument arabe le plus imposant de la province des Asturies: la *Torre de Villademoros*. Cette tour immense du IX^e siècle, avec sa terrasse et ses créneaux, a traversé les siècles, sans perdre son prestige. De telles tours, les Mores en ont construit plusieurs à travers l'Espagne et celle des Asturies s'est particulièrement bien conservée. Juste à côté, l'ancien palais a été rénové à plusieurs reprises et est devenu aujourd'hui un hôtel de luxe très fréquenté par les gens riches.

La population des Asturies aime se remémorer les faits exceptionnels de son histoire et en retour le peuple espagnol lui reconnaît certains privilèges, entre autres celui d'héberger le futur roi d'Espagne. Depuis quelques siècles, et encore aujourd'hui, le fils aîné du roi Juan Carlos détient, de droit, le titre de Prince des Asturies.

Au cours de la journée, nous pouvons observer que les traces du passage des pèlerins du Moyen Âge sont demeurées bien vivantes. Chaque église possède sa statue de saint Jacques et les *hospitals* qui accueillaient autrefois les pèlerins sont clairement identifiés. L'église *San Martin de Lapra* a été construite pour loger les marcheurs, alors que le village *Barrio de la Cruz* possède un calvaire dont les personnages portent des habits des pèlerins de l'époque. Près du fleuve *San Esteban*, l'*ermita de Los Remedios* de La

Ventaniella ouvrait ses portes aux voyageurs malades.

Vers midi, nous atteignons la principale agglomération de la journée *Soto del Barco* où nous nous arrêtons pour dîner. Peu après, nous traversons le fleuve *San Esteban* qui recueille les eaux des montagnes des Asturies et se jette dans la baie de *Nalón*. L'océan Atlantique laisse deviner sa présence, au loin, mais le sentier ne s'approche guère de la rive.

En fin d'après-midi, nous nous arrêtons à *El Pito* dans un *hostal* très bien tenu où nous pouvons trouver sur place le souper et le petit-déjeuner. Cette situation nous convient parfaitement. Après notre première journée de marche, nous préférons nous reposer et préparer les jours à venir en toute sérénité. En attendant le souper, nous allons faire une courte marche à travers le village. Un sentier nous conduit vers un camping qui s'ouvre sur la mer. La mauvaise température a tenu les visiteurs à distance, l'endroit est complètement désertique.

Au matin, nous quittons l'*hostal* en direction de *Cudillero*. Ce village de pêcheurs ne se trouve pas sur le chemin officiel, présenté dans nos guides. Cependant, avant de quitter le Québec, j'ai lu abondamment sur la région. Ce magnifique village est considéré comme l'un des plus beaux et des plus connus des Asturies. Jusqu'au XVIII^e siècle, un gîte pour les pèlerins invitait les passants à s'y arrêter. Nous n'avons jamais regretté de faire ce détour.